

Anupam Mishra (1948-19 décembre 2016)

Anupam Mishra est aujourd'hui connu dans le monde entier comme environnementaliste – c'est ainsi que le présentent les encyclopédies et à c'est à ce titre que le journal *The Tribune* lui a rendu un dernier hommage après son décès--, particulièrement pour ses travaux sur les techniques traditionnelles de collecte, conservation et gestion de l'eau. Mais c'est avec le mouvement Chipko qu'il a commencé sa carrière d'activiste et d'écrivain, faisant d'emblée de l'art de l'écriture un sacrement de l'engagement écologique et social. Un sacrement au sens indien, un *samskara*, c'est-à-dire, étymologiquement, un perfectionnement qui noue la vie dans le monde au sacré dont elle est à la fois un produit et un gardien.

Son premier ouvrage, en anglais, a été écrit et diffusé dans le cadre de la fondation Gandhi, de Delhi, qu'il avait rejointe en 1969 à 21 ans. Le livre, de 1978, *Chipko movement: Uttarakhand women's bid to save forest wealth* (co-écrit avec Satyendra Tripathi) relate le combat des peuples de cette région himalayenne qu'est l'Uttarakhand, à quelque 300 kilomètres au nord de Delhi, notamment des femmes, pour sauver leurs forêts contre l'exploitation privée et publique, et la naissance du mouvement non-violent connu sous le nom de Chipko. Chipko veut dire « enlacer » et renvoie ici à la stratégie inventée par les femmes, d'enlacer l'arbre de leur corps pour empêcher les forestiers de l'abattre (la première enlacée précède d'ailleurs de plusieurs siècles le mouvement Chipko car c'est Amrita Devi, la première des 363 Bishnois massacrés par les bûcherons du prince en tentant de défendre leurs bois sacrés en 1731). Mais l'application du terme au mouvement de l'Uttarakhand date du tout début des années soixante-dix et c'est Chandi Prasad Bhatt (1934-) qui est à son origine. Cet homme, fondateur du Dasholi Gram Swarajya Sangh (association gandhienne pour l'émancipation des villages de Dasholi) en 1964, avec qui Anupam Mishra a co-créé le mouvement, avait été scandalisé de se voir refuser par le Département des Forêts l'autorisation annuelle de couper quelques *ash* pour en faire des outils agricoles, alors même que l'Etat en concédait un gros quota à la Simon Company (société de fabrication d'équipements sportifs) dans l'hiver 1972. C'est à la suite de cette décision, et durant le séjour des forestiers et officiels hébergés dans les locaux mêmes du Sangh, en mars 1973, que Chandi Prasad proposa l'idée d'enlacer les arbres pour faire barre à la hache et aux bulldozers, d'où le nom du mouvement. L'implication à ses côtés d'Anupam Mishra comme activiste et écrivain, dans les tout débuts d'un combat non-violent pour la protection de la nature et la justice sociale, a été occultée par l'importance de ses travaux ultérieurs sur la collecte et la gestion de l'eau mais n'en a pas moins été déterminante. Il est d'emblée évident pour lui que la conservation de la nature et de la biodiversité, soutenue en Inde par l'association de l'arbre et de l'eau au sacré, est aussi, en même temps, une affaire de justice sociale. La spoliation du bien commun des usagers locaux au profit des gestionnaires du progrès ou de diverses sociétés d'exploitation va pour lui à l'encontre des principes gandhiens qu'il a défendus toute sa vie, ainsi que le dédain des savoirs traditionnels locaux, tant dans la gestion des bois, sacrés ou non, que dans celle de l'eau.

Ce sont ses deux ouvrages *Aj bhī khare hue tālāb* (Les lacs résistent aujourd'hui encore) en 1993 puis *Rajāsthān kī rajat būdē* (Les gouttes précieuses du Rajasthan) en 1995 qui l'ont rendu célèbre dans l'Inde entière, avec plus de 100 000 exemplaires diffusés pour le seul premier, traduits dans 18 langues indiennes. Anupam Mishra, en gandhien authentique, refusait les droits d'auteur et les livres pouvaient être réimprimés, traduits et donnés librement. Une douzaine de stations de radio indiennes en ont diffusé les chapitres intégralement, ceux-ci ont également été lus en public dans les villages, souvent conservés au temple, à la suite de quoi de nombreuses communautés locales se sont attelées au travail de remise en état ou de construction à neuf des ouvrages de l'eau décrits dans ces œuvres : bassins de rétention, lacs, citernes, puits de toutes natures et dimensions, systèmes

d'irrigation. A partir de ce moment Anupam Mishra est devenu une figure majeure de l'environnement en Inde, et a reçu à ce titre de nombreuses récompenses, dont le prix du Ministère de l'Environnement (Paryavaran Puraskar) en 1996, le prestigieux Jannalal Bajaj Award en 2011 pour la promotion des valeurs gandhiennes et du développement social, l'Amar Shaheed Chandrasekhar Azad National Award en 2008 pour l'engagement citoyen, le prix de l'Ami des Arbres (Vrikshamitra) du Ministère de l'Environnement et des forêts. Il a été depuis le début du siècle régulièrement invité dans les forums internationaux (Kenya, Chine, Canada, Etats Unis, Pakistan, Bangladesh, Philippines, Indonésie, Népal, Europe) à donner des conférences dont un bel exemple est celle qu'il a donnée le 6 novembre 2009 dans le cadre des TED Conferences (*Technology, Entertainment and Design*, Sapling Foundations for « ideas worth spreading ») qu'on peut visionner sous-titrée en français au lien suivant : [https://www.ted.com/talks/anupam\\_mishra\\_the\\_ancient\\_ingenuity\\_of\\_water\\_harvesting?language=fr](https://www.ted.com/talks/anupam_mishra_the_ancient_ingenuity_of_water_harvesting?language=fr)

Le premier de ces livres décrit la construction et l'entretien des lacs et ouvrages de rétention dans l'ensemble de l'Inde, dans toute sa noblesse (l'original du titre a le mot « se tenir debout ») et sa vigueur. Le second, traduit en français sous le titre *Traditions de l'eau au désert indien : les gouttes de lumière du Rajasthan*<sup>1</sup>, décrit toute la gamme des ouvrages hydrauliques dans la région aride du Thar et de ses marges. Les gouttes y sont en effet perçues comme un miracle, et plus précieuses que l'or même dans des régions qui reçoivent moins de 160 millimètres de pluie par an. Et pourtant, la petite ville de Barmer, dans cette zone aride, loin du canal Indira Gandhi, connaît moins le « problème de l'eau » que Cherapunji au Bengale, la station la plus arrosée du monde. Un miracle ? Mais le miracle qui précipite les millions de gouttes chantantes dans les canaux d'irrigation des mangueraias ou les conserve endormies dans l'immense lac de retenue qui émerveille les visiteurs de Jaisalmer est double : il est humain, dû à la patiente industrie d'une société dans toutes ses composantes, et il est divin. La légende veut que le dieu Krishna, rentrant chez lui après la grande guerre du Mahabharata, ait rencontré dans le désert du Rajasthan un ascète à la dévotion si ardente qu'il lui promit de réaliser son vœu. Le vœu était que la contrée ne vînt jamais à manquer d'eau. La double intervention de l'homme et du dieu dans un milieu naturel aimé et écouté, l'échange entre ces trois partenaires, qui n'existent qu'en interaction, s'est maintenu jusqu'à nos jours : s'il s'est fortement dégradé au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, il reprend vie grâce au travail d'Anupam Mishra.

Les ouvrages matériels que réalisent ces techniques sophistiquées élaborées sur des siècles montrent bien que l'ingéniosité humaine ne crée la culture qu'à l'écoute de l'environnement naturel. Les spécialistes de l'eau ont d'abord la connaissance intime, transmise de génération en génération, des sols, du ciel, des pentes. La plupart sont analphabètes et de caste inférieure, mais un *gajdhar* sourcier-architecte rajasthanais (de l'unité de mesure *gaj*), est capable de mesurer à l'œil nu au centimètre près la déclivité que les équipes de techniciens modernes aidés d'appareils de mesure sophistiqués n'ont pas su percevoir dans l'enceinte du palais présidentiel à Delhi<sup>2</sup>. Les sourciers (*sirvi*) et les puisatiers (*kinniyâ*, du nom de la particule infime *kan*, *kanî*) peuvent détecter la présence d'une couche de gypse en profondeur sous le sable, qui, bloquant l'humidité, permettra d'accéder à l'eau capillaire, seule potable dans les zones où l'aquifère est salé, en creusant ces extraordinaires puits étroits nommés les « petits puits ». Petits, ils ne le sont que par leur largeur, à peine suffisante pour que s'y glisse le corps menu du puisatier, et non par leur profondeur, certains descendant jusqu'à trente mètres. Les techniques de creusage et de revêtement de ces puits

---

<sup>1</sup> L'Harmattan, 1999 (tr. A. Montaut). C'est à partir de cette traduction française qu'a été faite la traduction anglaise, *The radiant rain drops of Rajasthan*, Research Foundation for Science Technology and Ecology (tr. M. Jani).

<sup>2</sup> Anecdote rapportée dans *Asian Watmanet Newsletter*, Avril 1999.

propres au désert du Thar font l'objet d'un chapitre entier bien qu'en surface on ne voit rien que de modeste, des espèces de fourches par centaines, sortant d'un petit trou, avec un petit seau en bois, ponctuant les étendues désertiques. La technique du cordage, quand on ne trouve sur place ni bois ni pierre, est particulièrement spectaculaire : l'herbe locale fournit le matériau de revêtement, qu'on tresse par centaines de mètres sur place, en même temps qu'on creuse le puits. On applique les premiers anneaux de corde, dès le premier mètre creusé, en les plaquant contre la paroi, le poids des anneaux supérieurs suffisant à faire glisser le cerclage vers le bas à mesure que se creuse le puits. Une maçonnerie légère (mortier de chaux, de sable, de lentilles, de résines, tous produits locaux), fixe ensuite le tout, et permet à l'ouvrage de recueillir, parfois pendant des centaines d'années, les quelques litres quotidiens qu'exsude le sable du désert. On comprend que ces humbles puisatiers, ces *chela*, les « disciples », souvent de caste tribale (Bhils en particulier), aujourd'hui marginalisés à cause de leur illettrisme, aient joui autrefois d'un prestige considérable. Leur nom même est pour l'auteur significatif : *chela*, *chelvā ji*, avec la particule honorifique, disciples de personne car ce sont eux les maîtres d'œuvre, de personne autre que Krishna. Les puits classiques, plus larges et profonds, les puits à degrés les plus somptueusement décorés partagent cette particularité de ne recourir qu'à des matériaux et des savoir-faire locaux. Selon la taille et l'emplacement, c'est le bois (perches encastrées, enduites ensuite d'un mortier finement broyé à la meule) qu'on utilise, ou la pierre, parfois sculptée à la main en forme de chevilles et de mortaises pour assurer la plus grande solidité de l'ouvrage.

Quant aux bassins de retenue et aux citernes et réservoirs, ils forment une vaste famille, du minuscule « barrage de la déesse », petit fossé naturel retenant l'eau quelques mois et de la petite fosse maçonnée et couverte, ressemblant de loin à une soucoupe volante, la *kundi* (du nom de la fosse sacrificielle, *kund*), aux gigantesques lacs de retenue, les grands *talabs* aux digues agrémentées de temples et de palais, et aux énormes réservoirs, les grands *tankas*. Mais que le *tanka* soit construit au pied d'une habitation (dont le toit en terrasse sert d'impluvium), ou qu'il stocke des millions de litres comme celui de Jaigarh près de Jaipur, avec un système de ventilation et de nettoyage extrêmement sophistiqué, dans chaque ouvrage la pureté de l'eau est assurée par des dispositifs de filtrage simples mais parfaitement conçus, par la qualité du revêtement, toujours fait de matériau local travaillé par les savoir-faire locaux, et par le respect religieux des surfaces qui servent d'impluvium ; qu'elles consistent en un modeste toit particulier ou s'étendent sur des dizaines de kilomètres carrés : on se déchausse pour y pénétrer. Quant aux lacs, qu'ils aient été édifiés par de riches négociants, par de modestes bouviers, des ermites ou de puissants princes Rajpoutes, ils joignent toujours l'utile à l'agréable, le savant calcul des pentes, de la hauteur des digues, de la taille des déversoirs (jusqu'à neuf déversoirs pour le lac de Garhsisar à Jaisalmer), et l'harmonie des structures construites sur les emmarchements qui mènent à l'eau : temples, pavillons, portes monumentales, écoles, c'est parfois une véritable ville qui se structure autour du lac. Les animaux sculptés sur la digue d'Amarsagar indiquent le niveau de l'eau, et le puits à degrés au centre du lac, immergé pendant la mousson à l'exception du pavillon qui le coiffe, est à la fois décoratif à la mousson et utile en période sèche. Tous ces ouvrages, du plus humble au plus somptueux, le « rêve bi-couleur, d'or et d'azur » qu'est Garhsisar, se caractérisent par leur gestion décentralisée, appartenant à tous et à personne, entretenus par tous et utilisés par tous.

Mais la collaboration de l'homme et de son environnement naturel, en gestion communale, protégé car les biens communaux (forêts, pâturages, rivières, puits) fournissaient 80% des ressources dans le système traditionnel, aujourd'hui démantelé par l'administration coloniale puis la gestion centralisée de l'Union Indienne, n'a témoigné une telle vitalité que grâce à l'ethos spirituel qui la soutient. Et dans cet ethos, environnement est un bien piètre terme, situant la nature autour de l'homme alors que l'homme fait, dans la tradition, partie intégrante de la nature, et la nature du divin : dans un article traduit en français dans le n° 24

de la revue *Purushartha*, il critique vigoureusement le langage de l'environnementalisme, à commencer par le terme même, *paryavaran*, calque de l'anglais *environment*, qui souligne l'écart de l'homme à la nature. Culture, ethos environnemental, religion et technique sont liés, pour l'auteur, qui traduit la force de ce lien sans l'argumenter, car il la recrée par son style. Par exemple, pour décrire la supériorité d'un système d'exploitation décentralisé, système ni collectif au sens marxiste ni individuel ni aux mains d'un Etat capitaliste, il use le mot *niji*, « à soi », mais un soi qui ne distinguerait pas l'individu du groupe. Il use aussi de la négation typique de la théologie négative qui dans les *Upanishads* désigne le principe absolu, *neti neti*, ni...ni. Et il fait de ce régime celui même de la dissémination, où le sans forme (*akâr*) a pris multiplement forme (*sâkâr*) sans qu'il y ait de centre. Pour dire cette décentralisation, il emploie des mots qui connotent l'articulation, dans le système de la dévotion populaire traditionnelle, du principe absolu inqualifiable et de sa manifestation qualifiée et individuée (Ram, Krishna, etc.). Deux mots qui dans la spéculation brahmanique classique articulent le manifesté dans sa diversité au non manifesté indivis. Bref, il inscrit ce mode de gestion dans une culture elle-même entièrement 'informée' par la spéculation philosophique et religieuse et par les croyances populaires. Il n'est pas jusqu'aux dénominations des objets techniques qui ne signifient dans cette perspective : *kundali* est le nom des anneaux de la corde qui va se lover sur les parois des puits profonds, c'est aussi le mot qui désigne l'énergie primordiale, métaphoriquement lovée comme les anneaux d'un serpent, la puissance de Shiva, la *shakti* originelle. Et *kundalyo*, c'est le nom du dessin en relief qu'on sculpte au fond des bassins pour en faciliter le nettoyage.

De même, la supériorité des bassins traditionnels (*kund*) sur les bassins modernes en ciment avec pompes électriques, lesquels recourent à des matériaux et à des savoir faire importés, est simplement connotée par le terme qui qualifie les *kund*, comme les puits étroits : ils sont *swayamsiddh*, litt. « en soi » (*swayam*) « accomplis » (*siddha*), un mot qui désigne le parfait de la religion jain, le réalisé qui s'accomplit. Echappant par ailleurs à la précarité (du ciment qui se fissure, des pompes qui se cassent ou ne sont pas alimentées en électricité), ces ouvrages sont aussi *samay-siddh*, les accomplis du temps, à l'épreuve du temps (*samay*). Cette double qualification inscrit donc le développement durable dans la perspective de l'autogestion, indissociable d'une éthique culturelle bien spécifique : le *siddha*, c'est celui qui a atteint la perfection par ses pratiques ascétiques, sa concentration, sa *sadhna* et ses *sâdhan*, fin et moyens de perfectionnement de l'âme et du corps. Et c'est cette famille de termes qui sert de titre au dernier chapitre du livre (traduit par « Le secret de la réussite : engagés corps et âme »). Quant à la transmission de ce trésor technologique, présenté comme un système de vie, un rite (*riti*) et une création continue (*kriti*), Anupam Mishra le met au compte de la mémoire collective (*smriti*) transmise oralement de génération en génération (*shruti*). Or le couple *smriti/shruti* constitue si je peux dire les deux mamelles de la révélation transmise par les grands textes de l'hindouisme classique, associant ainsi tout le patrimoine des ouvrages hydrauliques à un substrat culturel et religieux par le jeu des allitérations.

Voilà qui revient à signifier, sans l'explicitier, l'expression d'un ethos pour lequel les diverses ressources (l'humain et le social, le spirituel, la nature) sont indissociables dans l'œuvre de l'eau. Le parler local est déjà plein de figures de style où l'invention, exploitant les ressources de la langue, se fait le vecteur et le soutien de cette vision « holistique ». Par exemple la locution *om-ghom*, sur le nom typiquement rajasthanais du soleil, *oghmo* (< sanskrit *gharma* « chaleur, soleil, chaudron »), met en relation le symbole *om* (*aum*, son originaire, au principe de la création de l'univers) et le nom donné au soleil ardent, exploitant simultanément le phénomène linguistique des 'mots écho' et du redoublement synonymique typiquement indiens, pour établir un lien entre Brahma et sa création. Ce jeu de mots a son corollaire dans la célébration rituelle de la fournaise de mai-juin. Alors que pour tout voyageur la canicule est alors insupportable, les « gens d'ici » la fêtent par des chants

religieux et célèbrent les (*nau*) jours de la plus forte canicule, *nautapâ*, litt. ‘la neuvaine de la cuisson ascétique’. *Tâp*, c’est la chaleur, et *tâp*, *tapasyâ*, la pratique ascétique, de la même racine. En effet, la perfection à laquelle parvient l’ascète, c’est une combustion interne, une cuisson de soi (à l’image de celle du grand yogi Shiva) censée reproduire la cuisson originelle du monde, renouvelée dans l’initiation rituelle, dès les temps védiques. La rigueur du climat est ainsi intégrée dans un univers culturel qui remonte au Vêda, mais surtout transformée par l’identification *tâp/tap/tapasya* en travail de perfectionnement qui conditionne le don de la pluie au mois suivant : si la neuvaine de cuisson n’est pas réussie (bien ardente), la mousson ne sera pas bonne, dit la croyance locale.

Certes, l’euphorique et lyrique description de la gestion d’antan, où peuple et roi (*prajâ* et *râjâ*) collaborent d’une même âme, ignorant toute tension entre castes et classes, est peut-être idéaliste. Mais bien réelle est la réhabilitation des savoirs traditionnels par les villageois dans leurs pratiques sociales : ré-appropriés par leurs détenteurs et usagers locaux, ces savoirs les transforment, de laissés pour compte du progrès insatisfaits et découragés, en sujets acteurs de leur présent et de leur futur. A Delhi même, l’INTACH (Indian National Trust for Architectural and Cultural Heritage) a réintroduit à la suite de ces deux ouvrages d’Anupam Mishra les citernes traditionnelles dans divers bâtiments privés et publics. Les facilités modernes en effet, coûteuses et à la merci des pannes électriques, s’avèrent souvent décevantes et extrêmement onéreuses pour les ressources naturelles (dégradation de l’aquifère, érosion) comme pour le maintien du tissu social (dévaluation des croyances locales liées au respect de l’environnement, marginalisation des savoirs traditionnels renvoyés à l’obscurantisme et jugés comme un frein au progrès moderne, marchandisation du bien commun et du travail de l’eau). Les polémiques sur les grands barrages, auxquelles Anupam Mishra a pris une part très active, ont aidé à mieux percevoir ces effets pervers.

Les projets actuels de développement durable les plus efficaces, orientés sur la gestion participative et l’implication directe des villageois, se trouvent aussi lutter contre la dégradation de l’ethos social, et défendre des modes de développement décentralisé et intégré : alphabétisation, prise de conscience des droits légaux des usagers, hygiène, implication des femmes dans le développement social accompagnent la gestion du patrimoine naturel, respect humain et respect de la nature étant indissociables, indissociables aussi, dans le contexte indien, de l’écosystème spirituel qui sous-tend les rapports de l’homme à la nature. L’expérience du Tarun Bharat Sangh (Association des jeunes de l’Inde) sous l’égide de Rajender Singh à Lapodia, village rajasthanais, consignée dans un fascicule produit par Farhad Contractor, proche collaborateur d’Anupam Mishra, donne une belle image de cette synergie, qui a protégé le village durant l’une des pires sécheresses de son histoire en 2004, comme celle de Dewas au Maharashtra.

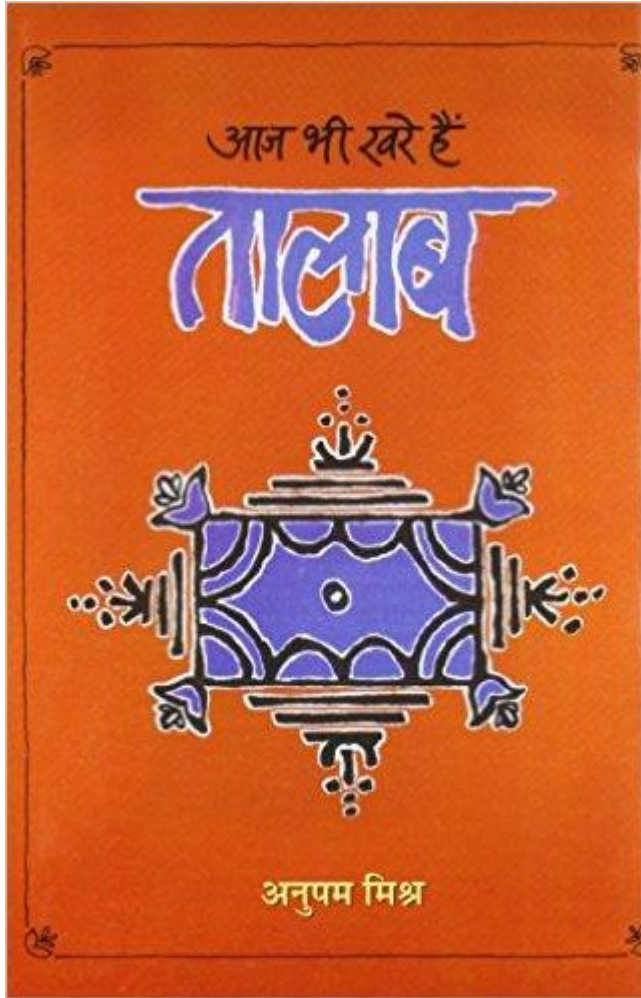
Parce que son œuvre écrite reflète son engagement social et moral, et parce qu’il a aussi été un homme de terrain extraordinairement convaincant et généreux, Anupam Mishra a fait des émules dans tout le pays, animés par ce style original de diffusion de la science qui est le sien. Par exemple un lecteur panjabi Bansal Singh tombe sous le charme du livre sur les lacs et décide immédiatement de le traduire gratuitement en panjabi, de réunir les fonds pour l’imprimer puis d’en distribuer des milliers d’exemplaires dans le Punjab rural, à pied, avec les bardes, poètes mystiques, *sadhous* ou gardiens de temple qu’il a su convaincre, et il est désormais lui-même un activiste important dans le monde de l’environnement. Par exemple aussi, la campagne *Apna Talaab Abhiyaan* (Construisez votre lac) lancée en 2013.

Lors de sa première venue en France à Pâques 2005, il s’est adressé avec la même tranquille assurance et le même enthousiasme, en une petite semaine, à des auditeurs du Collège de France, de l’EHESS, de l’Inalco, aux élèves du lycée Louis le Grand, à ceux du cours de géographie de Philippe Calbo au lycée Maurice Ravel avec qui la discussion aurait duré bien au-delà du temps imparti. L’échange se faisait en hindi, traduit en consécutive,

préférence d'Anupam Mishra et nécessité dès qu'on sort du monde académique. Puis il s'est embarqué pour une tournée rurale dans le sud de la France, bravant la neige dans notre seconde étape à Beaumont en Diois et tenant son public, qui avait également bravé la neige pour venir en raquettes l'écouter dans la petite église locale, religieusement captif. Les gens découvraient un environnement absolument exotique, puisque la séance était centrée sur les traditions de l'eau au Rajasthan, seul livre traduit en français et objet d'une interview dans l'émission *Terre à Terre* de Ruth Stegassy à France Culture peu avant, mais ils percevaient d'emblée la relation avec des problèmes qui étaient les leurs, des modes d'action qu'ils voulaient développer. Même le lendemain, à la médiathèque de Die, où la panne d'électricité nous avait obligés à remplacer les diapos par des images qui circulaient à la lumière de quelques bougies, les auditeurs étaient tous repartis plus riches et plus heureux, nous disaient-ils. La tournée a aussi comporté une journée d'échanges avec Pierre Rabhi fondateur de l'association Terre et Humanisme, dans sa ferme près d'Alès, avec un entretien entre les deux hommes enregistré par Ruth Stegassy pour l'émission *Terre à Terre* (<http://terreaterre.ww7.be/eau-et-desert.html>). Nous étions tous frappés par l'aisance et l'immédiateté de la communication entre ces deux personnes de continents différents, ne partageant aucune langue, engagés l'un pour la terre l'autre pour l'eau, mais partageant un mode d'action, une conviction et une ambition analogue, au fond rigoureusement gandhiens, que la terre, bien traitée, peut donner à boire et à manger à tous, sans pouvoir pour autant assouvir la cupidité d'une poignée.

Anupam Mishra est revenu plusieurs fois en France, et ya séjourné plus longuement lorsqu'il a été *fellow* de l'Institut d'Etudes Avancées de Nantes. D'abord en 2009 à l'invitation de son directeur de l'époque, Alain Supiot puis à l'occasion de colloques et séminaires. Durant son séjour de 2009, une conférence avait été organisée à l'Hôtel de la Région en partenariat avec le Conservatoire des rives de la Loire. Conférence mémorable qui avait donné lieu à de riches échanges avec les élus et les services techniques, fascinés de découvrir la modernité des traditions indiennes dans le traitement de la question de l'eau. Cette modernité de la tradition, Anupam Mishra en découvrit en retour une manifestation lorsqu'il visita en 2011 les marais salants de Guérande. Promis à la disparition au début des années 70, les paludiers guérandais – forts de la solidarité de la population locale, sont parvenus, non seulement à ce que ce soit le projet de « marina » destiné à les remplacer qui rejoigne les oubliettes de l'histoire, mais encore à développer un modèle de production coopérative respectueux des savoir-faire ancestraux, modèle qui a connu depuis la superbe réussite économique que l'on sait. Riche de la mémoire de la grande marche du sel conduite par Gandhi en 1930, Anupam Mishra ne pouvait qu'être particulièrement sensible au succès de ce combat non-violent pour le sel.

Lors de l'un de ses séjours, dans le cadre du Festival de l'eau de la Marne, il n'a pas hésité à se rendre à la prison de Fresnes pour la première conférence éducative dans le cadre de la scolarisation des condamnés à perpétuité, par une belle après-midi ensoleillée ce qui signifiait que les détenus devaient sacrifier la promenade pour l'écouter. Ils sont venus nombreux, et l'un d'entre eux nous a montré à la fin de la séance ce qu'il dessinait pendant la projection : la copie du tatouage ornant le fond de nombreux bassins, et la couverture du livre sur les lacs, longuement commentée par Anupam – ici le flot, ici l'arbre, ici la fleur — et scrupuleusement reproduite, en couleurs, par le détenu que nous avons cru occupé à griffonner pour tromper son ennui...



Lors de son dernier passage à Paris, à l'occasion de la COP 21, Anupam Mishra a fait la connaissance d'Aïssa Derhem, spécialiste de la collecte du brouillard par des filets qui le transforment en gouttes d'eau sur les côtes occidentales du Maroc, et l'amitié qui s'est nouée à cette occasion a inspiré à Aïssa ce poème, qu'il offre à son ami trop vite parti :

### **HARI LAHCEN**

*Hari crie et conjure la folle faucheuse*

*Arbre délétère*

*Source sorcière*

*Crucifix de fer*

*Sang brûlé noire*

*Battue dans l'étouffée humide*

*En rage la moelle osseuse dans gaine chevelue chevauche et torche les interstices*

*Vois la brunante des jours pointer*

*Oh ! La jungle est habitée de loups*

*Sombre pelage si peu roux aux lueurs intermittentes*

*De froids abysses se profilent*

*Dans le noir*

*La nuit*

*Sâdhu brûle l'encens*

*De corps*

*Dehors*

*Hari tisse lacets et compose anses aux sphères*

*Sur le grand méchouar, Assarag, campez*

*Toupie telle la Terre tu parcours le zodiaque*

*Dans les bras*

*Saison froide*

*Saison chaude*

*Sèment l'ancre*

*Et ci fleurs*

*Et là erg*

*Au sommet du ciel tu cours, veine plissée, motte de terre sous haire et cilice sur lac au creux  
de cratère*

*Toi l'homme chétif*

*Hari algue délectable*

*Alcalines aux eaux*

*Lorsque l'envoûtant laurier-rose ferre la terre dans le lit rocailleux*

*Que le lichen nourri à même les entrailles ressuscite la parousie des pierres*

*Et reparle*

*Et prie*

*Et ris*

*Lorsque sonne le glas*

*Inondez-moi de rob céleste*

*Legs léger*

*Encore et encore*

*Oh ! Doux népenthès vanne vent givré de froidure, loin des embuches de Charon pour celui-  
là qui porte un nom*

*Hari vers la barque va*

*Dans le grouillant Hadès*

*Sur le Styx le nocher hale et rôle*

*Vers la noire lumière*

*Va ton ère*

*Besace pleine de lierre*

*Humus de terre*

*A l'invite du psychopompe*

*Sur Assarag*

*Allez dansez*

*Osez transer*

*Allez passez*

*Hari lassé*

*Seigneur ! Seigneur !*